

UN PREFET AUX CHAMPS

L'agriculture de l'Oise à l'époque du Premier Empire

Joël GODARD

Si le sujet du présent article n'est défini que dans le sous-titre c'est qu'il pourrait sembler imprudent de traiter l'agriculture, pour laquelle conviennent les mouvements de longue durée, appréciés par l'histoire moderne, et le premier Empire, plus volontiers associé aux récits événementiels, politique et batailles, dont se régalaient auparavant les historiens.

Cette grosse décennie qui ouvre le XIXe siècle est pourtant l'occasion de faire un état des lieux, des techniques, d'apprécier les signes d'évolution d'une paysannerie volontiers qualifiée de routinière, "vous savez comme moi, écrit le sous-préfet de Compiègne au préfet en 1812, à quel degré les habitants des campagnes portent l'insou-

ciance et l'indifférence toutes les fois qu'on leur propose de faire quelque chose qui sort de leurs vieilles habitudes, rien ne peut les en arracher".

Notre titre, par ailleurs, (sous son aspect fantaisiste) voudrait rappeler l'intérêt de la "Description du département de l'Oise" due au premier préfet de l'Oise, Cambry, qui arrive à Beauvais sous le Consulat. Bien meilleur "antiquaire" qu'administrateur rigoureux, Cambry, là où ses collègues -car tous les préfets de France avaient à faire un rapport semblable- accumulent des statistiques dans leur bureau, raconte ses états d'âme et les péripéties de sa visite du département qu'il parcourt d'un bout à l'autre.

Il revient de ses tournées avec une collection complète de fossiles, près d'un millier de monnaies romaines... et reconnaît lui-même avoir multiplié les détails historiques, entrecoupés de descriptions lyriques comme la simple route de Noyon à Compiègne qui lui procure "sans cesse de nouvelles jouissances. Au tapis verd qui caressoit votre oeil succède un bois dans la vapeur, une maisonnette champêtre, quelques châteaux majestueux ou des plantations nouvelles : l'Oise coule ici lentement, vous la suivez dans la prairie ; elle disparaît cachée par un village, et se montre dans le lointain au pied d'une forêt bleuâtre, dont la sommité dentelée se dessine sous un ciel de feu".

Cambry n'oublie pourtant pas tout à fait sa mission et sa Description du département contient de nombreuses notations sur la qualité des terres, les cultures, le bétail qui permettent de dresser un panorama vivant de l'agriculture à son époque. Par exemple en ce qui concerne les instruments il mentionne à Sarcus les différents types de charrue utilisés : *"la charrue à tourne-oreille et à versoir armé de coutre, la petite charrue dite binot, sans tourne-oreille et sans coutre, des herses, des rouleaux"*. Et il résume ainsi parfaitement le matériel des agriculteurs de l'Oise dominé par la charrue tourne-oreille, appelée plutôt charrue picarde et qui restera la plus utilisée jusqu'à l'arrivée du brabant double. En 1813 l'inventaire après décès d'un riche cultivateur de Flavacourt montre que son matériel se compose de 3 charrettes, 4 charrues, 5 herses et 3 rouleaux. Cambry note même les adaptations locales comme à Saint-Just-en-Chaussée ou *"on ne peut employer qu'une charrue garnie d'un soc étroit, effleurant pour ainsi dire la terre végétale et ne traçant qu'un léger sillon (...)* La charrue plus grande et plus large des départements de la Seine et de Seine et Marne (la charrue de Brie) ne pourroit servir ici".

L'OISE, GRENIER A BLE

L'Oise est d'abord un département producteur de céréales. Il

fournit une récolte estimée en gros à 1 million de quintaux de froment, méteil et seigle sous le Consulat et 2 millions à la fin de l'Empire. En fait la récolte n'a pas doublé mais l'estimation s'est améliorée. Cambry pour établir sa statistique avait fait appel aux maires, presque toujours des cultivateurs. Cette catégorie, fidèle à ses habitudes, crie misère et sous-estime ses productions. Ainsi les terres labourables sont évaluées à 309.000 ha par Cambry selon les renseignements obtenus des maires alors que le cadastre en trouvera peu après 385.000. De même pour les rendements, les 10 quintaux à l'hectare en moyenne selon les informateurs de Cambry en l'an IX deviennent presque 14 en 1812 selon le directeur des contributions.

Cambry considérait que l'assolement triennal était encore suivi strictement. Sur les 300.000 ha labourables il n'en retenait donc que 100.000 pour les céréales qui, à raison de 10 qx/ha, donnent un million de quintaux. Pour obtenir le double à la fin de l'Empire il faut, outre la rectification de la superficie des terres et l'augmentation des rendements, considérer une extension des ensemencements au détriment des jachères.

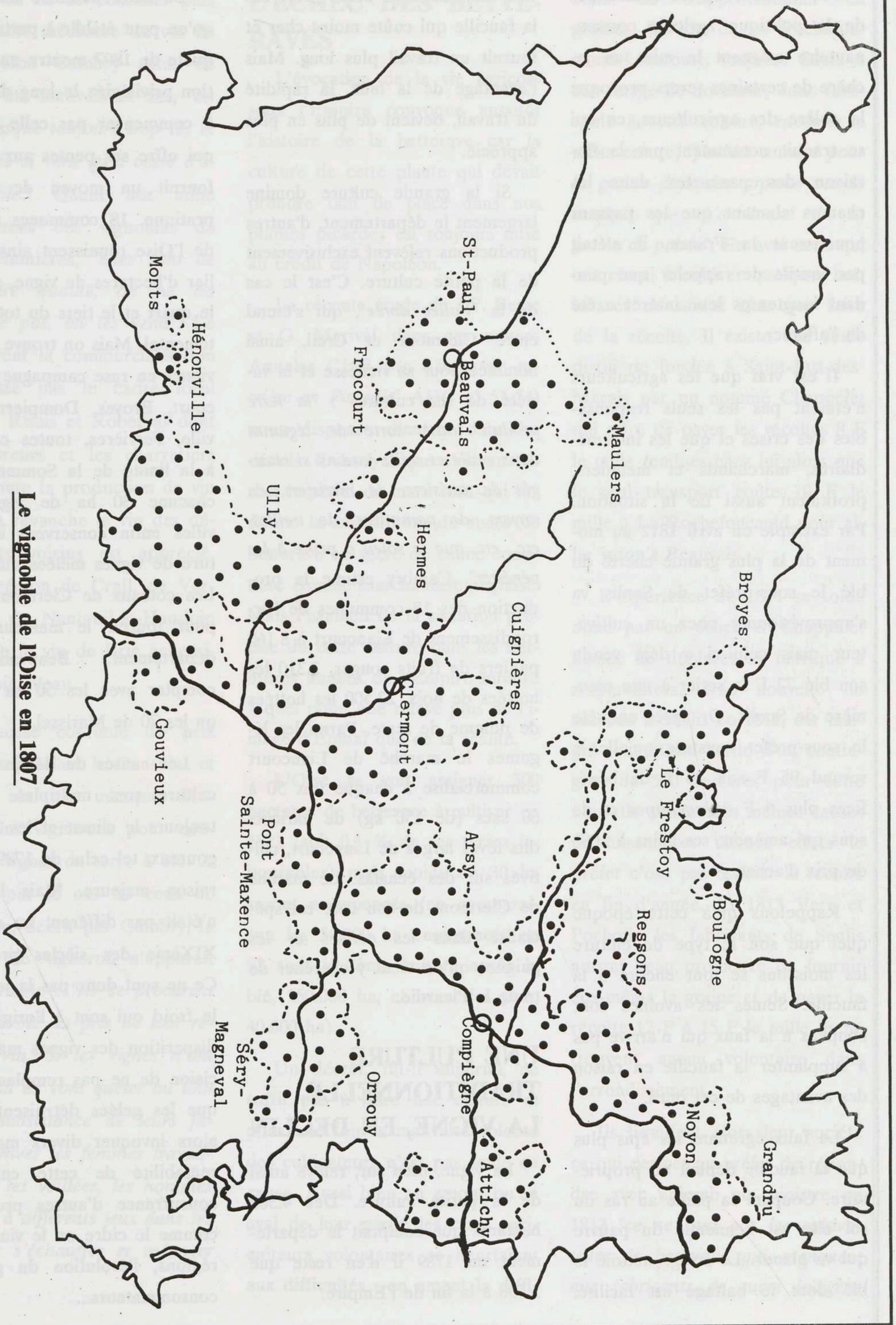
Pour fixer les idées il est peut-être intéressant de rapporter ces chiffres aux résultats actuels. En 1992 dernière année avant les jachères de la PAC les céréales occupaient 200.000 ha dont 150.000

pour le blé. Les superficies ensemencées n'ont donc pas augmenté mais en revanche les rendements sont sans commune mesure avec ceux de l'Empire. Les rendements moyens de 92, en recul, étaient de 80 quintaux c'est dire que dans les riches plateaux du sud on arrive à 100 quintaux.

Des chiffres moyens ne rendent évidemment pas compte de la diversité des situations mais il est clair que les environs de Sacy le Grand où, selon Cambry, *"le froment est infiniment plus rare que le méteil, sur huit cent soixante dix arpents de prés on en compte au moins cinq cent trente cinq d'une valeur si médiocre, qu'ils ne se louent que 2 livres l'arpent"* n'ont rien à voir avec les terres de Breuil-le-Vert, Breuil-le-Sec, Agnetz qui se louent 60 livres l'arpent par petites portions.

Quoi qu'il en soit les récoltes de blé de l'Empire suffisaient largement à nourrir la population de l'Oise. Cela n'a pas empêché 2 crises, en l'an X et en 1812 pendant lesquelles le prix du blé s'enleva, multipliant les miséreux. Des récoltes déficitaires en ont été le prétexte mais les manoeuvres des cultivateurs n'approvisionnant plus les marchés ont joué un rôle déterminant dans les hausses.

Les agriculteurs avaient tout bénéfice à ces pratiques : des gains très importants lors de la crise elle-même et ensuite des prix qui ne retombaient pas au niveau antérieur à la crise.



Le vignoble de l'Oise en 1807

Cette carte figure non le vignoble proprement dit, qui ne représente qu'environ 1 % des terres labourables, mais les limites des communes où se trouvaient les vignes en 1807.

Au moment où les contraintes de la politique agricole communautaire exigeant la mise en jachère de certaines terres provoque la colère des agriculteurs, ce qui se traduit notamment par la floraison des pancartes dans les champs clamant que les paysans nourrissent la France, il n'était pas inutile de rappeler que pendant longtemps leur intérêt a été de l'affamer.

Il est vrai que les agriculteurs n'étaient pas les seuls responsables des crises et que les intermédiaires, marchands et meuniers, profitaient aussi de la situation. Par exemple en avril 1812 au moment de la plus grande cherté du blé le sous-préfet de Senlis va s'approvisionner chez un cultivateur mais celui-ci a déjà vendu son blé 72 F le setier à une meunière de Senlis. Or après enquête le sous-préfet constate qu'elle le revend 95 F soit 23 F de bénéfices plus 6 F de recoupes et de sons qui amènent ses gains à 40% du prix d'achat.

Rappelons qu'à cette époque quel que soit le type de culture les moissons se font encore à la faucille. Seules les avoines sont coupées à la faux qui n'arrive pas à supplanter la faucille en raison des avantages de cet outil.

La faux égrenant les épis plus que la faucille déplaît au propriétaire. Coupant la paille au ras du sol elle est l'ennemie du pauvre qui va glaner. Le sciage nettoie le blé dont le battage est facilité.

Les moissonneurs enfin préfèrent la faucille qui coûte moins cher et fournit un travail plus long. Mais l'avantage de la faux, la rapidité du travail, devient de plus en plus apprécié.

Si la grande culture domine largement le département, d'autres productions relèvent exclusivement de la petite culture. C'est le cas de la "Vallée dorée", qui s'étend entre Clermont et Creil, ainsi nommée pour sa richesse et la variété de ses cultures : *"la terre produit toute sorte de légumes dans mille et mille jardins si chargés de cerisiers, de merisiers, de noyers, de pommiers, de treilles, etc., etc. que le soleil a peine à les pénétrer"*. Cambry estime la production des 18 communes de l'arrondissement de Liancourt à 8.160 paniers de fruits rouges, 2.310 les hottées de noix, 22.500 les hottées de pomme de terre. Parmi les légumes le marché de Liancourt commercialise à chaque fois 50 à 60 sacs (de 150 kg) de haricots dits fèves larges de Liancourt, cultivés sur des échelas. Le marché de Clermont de son côté est spécialisé dans les cerises et les guignes qu'on vient y chercher de toute la Picardie.

UNE CULTURE TRADITIONNELLE, LA VIGNE, EN DECLIN

La vigne, bien sur, relève aussi de la petite culture. Des 4.500 hectares que comptait le département en 1789 il n'en reste que 3.500 à la fin de l'Empire.

La carte détaillée du vignoble qu'on peut établir à partir de l'enquête de 1807 montre une répartition privilégiée le long des vallées à commencer par celle de l'Oise qui offre ses pentes aux vignes et fournit un moyen de transport pratique. 18 communes riveraines de l'Oise réunissent ainsi un millier d'hectares de vigne, soit entre le quart et le tiers du total départemental. Mais on trouve aussi des vignes en rase campagne : Royaucourt, Broyes, Dompierre, Plainville, Ferrières, toutes communes à la limite de la Somme qui ont chacune 30 ha de vignes. Les villes enfin conservent une ceinture de vignes mêlées aux jardins. Les coteaux de Clermont passent pour fournir le meilleur vin du département. Beauvais peut compter avec les 50 ha de Tillé ou les 70 de Marissel.

Les causes du déclin de cette culture sont multiples. On cite toujours le climat et les hivers rigoureux, tel celui de 1789, comme raison majeure. Mais le climat n'était pas différent au début du XIXème des siècles précédents. Ce ne sont donc pas la latitude et le froid qui sont à l'origine de la disparition des vignes mais la décision de ne pas remplacer celles que les gelées détruisent. Il faut alors invoquer divers motifs : la rentabilité de cette culture, la concurrence d'autres productions comme le cidre ou le vin d'autres régions, l'évolution du goût des consommateurs...

Ainsi on ne se contente plus de la qualité médiocre du vin de l'Oise. Selon Cambry celui de Beauvais est mauvais et sur, *"on le fait presque toujours trop tôt et quelquefois si verd qu'il cesse d'être potable."* Quant aux mille pièces tirées des vignobles de Monchy-Humières, *"elles sont de la dernière qualité, on ne les consomme pas, on les vend"*. Le plus souvent la commercialisation ne dépasse pas le cadre local comme à Rhuis et Roberval dont les laboureurs et les charretiers boivent toute la production de vin rouge. En revanche le vin des départements voisins est apprécié. Dans la région de Creil, de Verberie ou de Nanteuil-le-Haudoin on préfère le vin de Brie acheminé par voie d'eau.

La hausse continue du prix des grains pendant le Consulat et l'Empire n'a pas manqué d'influencer les vignerons pour convertir les vignes en terre à blé. A en juger par le cas de ceux de Dompierre, décrit par Cambry, la condition de vigneron n'apparaît guère enviable : *"Ils se procurent un peu de blé du prix de leur récolte en vin. Si les vignes n'ont point rendu ils vont quêter au loin pour la subsistance de leurs familles. L'hiver les femmes travaillent dans les veillées, les hommes s'exercent à différents jeux dans les rues pour s'échauffer et ménager le bois"*.

L'ECHEC DES BETTERAVES

L'évocation de la vie agricole sous l'Empire convoque aussitôt l'histoire de la betterave car la culture de cette plante qui devait prendre tant de place dans nos plaines picardes est toujours mise au crédit de Napoléon.

La récente étude de J.P. Besse et G. Marival dans ces mêmes Annales (*"100 ans d'industrie sucrière en Picardie"* AHC n° 53-54) nous dispense d'entrer dans les détails. Il est vrai que c'est un décret impérial de mars 1811-qui ordonne la substitution du sucre de betterave au sucre de canne considéré comme marchandise anglaise. Mais l'examen de la situation précise de cette culture dans les dernières années de l'Empire montre à quel point elle relève plus de l'image d'Epinal que de la réalité.

L'Oise se voit assigner 300 hectares de betterave à cultiver en 1811 (soit 0,1 % de ses terres labourables) mais moins de 30 ha serontensemencés (en comparaison les 50.000 haensemencés en 92 sont la 2ème culture après le blé, 150.000 ha, et avant les pois, 40.000 ha).

Un décret, fût-il impérial, ne suffit pas à faire une culture et pour une fois la mauvaise volonté des cultivateurs n'est pas seule en cause. Aussi bien en amont qu'en aval de leur partie les rares agriculteurs volontaires se heurtaient aux difficultés ; en amont la diffi-

culté de s'approvisionner en graines. Le duc de La Rochefoucauld-Liancourt, toujours fidèle à son image de novateur, donc favorable à cette culture, raconte sa mésaventure, *"j'ai été attrapé pour la graine d'un des arpents par le vendeur qui m'a donné de la graine de poirée"*. En aval ceux qui ont réussi à cultiver quelques betteraves ne savent plus que faire de la récolte. Il existe une seule distillerie fondée à Saint-Just-des-Marais par un nommé Chappelet qui offre de payer les récoltes 8 F le mille rendues chez lui alors que le seul transport coûte 10 F le mille à La Rochefoucauld pour aller jusqu'à Beauvais.

L'expérience de 1811 se solde donc par un échec et Chappelet décide de déplacer sa fabrique à Aubervilliers. Une nouvelle lui succède à Senlis en 1812, car malgré tout l'Oise hérite d'un contingent de 500 hectares pour cette nouvelle année. Les mêmes causes produisant les mêmes effets le préfet n'ose pas estimer la récolte en fin d'année. Et 1813 Vern et Pocholle les fabricants de Senlis auront beau promettre de fournir eux-même la graine et de payer la récolte 12 F à 15 F le mille ils ne trouvent aucun volontaire dans l'arrondissement.

Ils liquident alors leur société ce qui permet au préfet de répondre avec aplomb au ministre en 1813 *"ce ne sont pas les cultivateurs de betterave qui manquent aux fabricants de sucre indigène"*

mais bien ceux-ci aux cultivateurs". La culture de la betterave n'a pas dépassé le stade expérimental en 1811-1813 et elle ne réapparaîtra que quelques décennies plus tard.

LE SUCCES DES PRAIRIES ARTIFICIELLES

La culture de la betterave est un échec car il faut une ou deux générations pour qu'une innovation soit assimilée par les agriculteurs. On en a la confirmation avec l'exemple a contrario des prairies artificielles. C'est là le secteur qui connaît un véritable progrès durant l'Empire (en restant dans la perspective qui assimile augmentation de la production et progrès).

Rappelons que l'assolement triennal faisait obligation au cultivateur de laisser ses terres épuisées par la production des céréales se reposer une année sur trois. Chaque année un tiers des terres était donc laissé en jachères. Puisque l'étendue des terres labourables ne pouvait plus guère augmenter sauf en grignotant sur les bois et les pâturages communs, la production agricole, pour s'accroître, devait remplacer les jachères par des prairies artificielles. Les dernières années de l'Empire, après 1810, voient une extension décisive des cultures de luzerne et de trèfle. Dans l'arrondissement de Beauvais elles représentent au moins la moitié de la sole de jachères réduites même à rien dans certaines exploitations.

En réalité ce succès a la même cause que l'échec de la betterave : le temps. A l'inverse de la betterave apparue depuis trop peu de temps les prairies artificielles progressent car elles sont là depuis 30 ou 40 ans comme dans le canton de Neuilly-en-Thelle où les essais d'un ecclésiastique au château de Boran vers 1775 lui avaient valu le surnom d'"abbé de la luzerne". Mais elles mettent du temps à s'imposer et Cambry n'en voit quasiment pas autour de Pierrefond, Ribécourt, Baboeuf, Lassigny mais les communes de ce dernier canton cultivent déjà le blé, le seigle, les orges d'hiver et de mars, l'avoine blanche et noire, l'hivernache, les lentilles, les pois d'hiver, les vesces froides et chaudes, les bisailles, les pois des champs, les féveroles et le chanvre.

Heureusement toutes les régions ne sont pas aussi réticentes. Autour de Noailles, Cambry note qu'il y a des prairies artificielles partout ou qu'elles se multiplient dans le canton de Chaumont-en-Vexin mais seulement dans les terrains médiocres, les meilleures étant réservées au blé.

Les prairies artificielles présentent pourtant un avantage évident dans les zones dépourvues de prairies naturelles. Par exemple dans le canton de Rethondes, les seuls pâturages sont ceux de la forêt de Laigue et de Compiègne dont l'herbe est coupée et séchée pour faire du fourrage, "on sup-

plée au défaut d'herbages par des luzernes, des trèfles et des sainfoins: les cultivateurs sont dans l'usage de semer sur ces prairies de la cendre rouge, qu'ils vont chercher jusqu'à Soissons".

Les visites de Cambry montrent que les agriculteurs restent alors encore hostiles dans certains secteurs. Ceux des communes du canton de Tricot prétendent que leurs essais n'ont pas réussi car "les herbes mangent la luzerne la seconde année, et que la main d'oeuvre est trop chère pour qu'on les fasse arracher. Les grandes sécheresses tuent les trèfles, et dans les années pluvieuses la pâture n'en vaut rien. En l'an 9 plusieurs vaches périrent pour avoir mangé de ce trèfle de mauvaise qualité". On ne saurait être plus pessimiste. En 1809 sur 20 cantons 15 répondent encore que les blés récoltés sur des défrichements de trèfle sont moins bons que ceux récoltés après jachère.

LA SITUATION DE L'ELEVAGE

Le développement des prairies artificielles permettra une augmentation sensible des cheptels ovins et bovins. Mais il faudrait aussi mentionner comme éléments du progrès la création de l'école vétérinaire d'Alfort et la diffusion d'informations sur le traitement des épizooties qui sont autant de signes de l'effort des autorités pour modifier les mentalités encore très largement archaïques

dans ce domaine. Dans le pays de Bray les pouvoirs des sorciers étaient encore puissants, alors que dans la région de Chaumont on avait recours aux incantations des bouchers.

L'élevage ovin est marqué par l'accroissement du nombre de moutons mérinos. L'introduction de nouvelles races avait été tentée à la fin de l'Ancien Régime mais Cambry n'en rencontre un peu que dans l'arrondissement de Senlis, "le canton de Thury est celui du département dans lequel ont le plus réussi les bêtes espagnoles, on en compte jusqu'à 300 répandus dans les communes d'Autheuil, de la Villeneuve, de Betz, de Thury et de Marolles". Sous le Consulat les mérinos restent rares et chers.

Il n'en va plus de même à la fin de l'Empire. Le blocus continental a provoqué une augmentation du prix de la laine qui double entre le début et la fin de l'Empire. Or la toison d'un mérinos métis pèse 5 kg, le double de celle d'un mouton ordinaire. Les agriculteurs préfèrent les moutons métis qui ont presque autant de laine que les mérinos purs et plus de viande. En 1809 on compte 25.000 métis dont les effectifs quadruplent en quelques années.

L'élevage des chevaux était réduit à rien sous le Consulat. Cambry rappelle pourtant que vers les années 1750 des étalons du Danemark avaient été introduits dans le pays de Bray, "ils produisirent avec les grosses juments du pays

de Bray des poulains assez remarquables par leur formes et par leur bonté. Tant que cette race s'entre tint dans ce pays la cavalerie s'y pourvut d'excellents chevaux". Les guerres de la Révolution avaient vidé les écuries. Celles de l'Empire empêchèrent de les remplir.

Ces réquisitions, avec les conscriptions qui enlèvent la main d'oeuvre, sont pour les agriculteurs autant de raisons de voir le régime impérial disparaître sans laisser de regrets alors que nous avons fait un tableau plutôt favorable de l'agriculture durant la période. Il est vrai que nous n'avons brossé qu'un bref tour d'horizon des principales activités agricoles du département sans même les citer toutes, tel le chardon drapier, spécialité de Grandfresnoy, ou le chanvre, très répandu dans l'arrondissement de Compiègne, une plante "aussi utile à la fortune des habitants que mortelle à leur constitution" comme dit le sous-préfet de Senlis à propos des habitants des deux Béthizy dont il avait dû réformer 17 des 22 conscrits qui n'atteignaient pas la taille d'1,50 m.

Un véritable bilan de l'agriculture devrait analyser les effets de la Révolution, la dislocation de l'ancien système communautaire, ses conséquences sur les structures sociales... Pour rester dans le seul domaine de la production agricole signalons que les agriculteurs, débarrassés de l'Empire ne devaient pas retrouver la tranquil-

lité immédiatement car la Restauration commence par l'invasion qui ravage le département et une crise en 1816-1817 beaucoup plus sévère que celle de 1812. Néanmoins dès 1818 le Conseil Général de l'Oise décrit une agriculture florissante comme jamais.

* * * * *
* * *

NOTES :

Toutes les citations de Cambry proviennent de :

- J. CAMBRY, description du département de l'Oise, Paris, 1801.

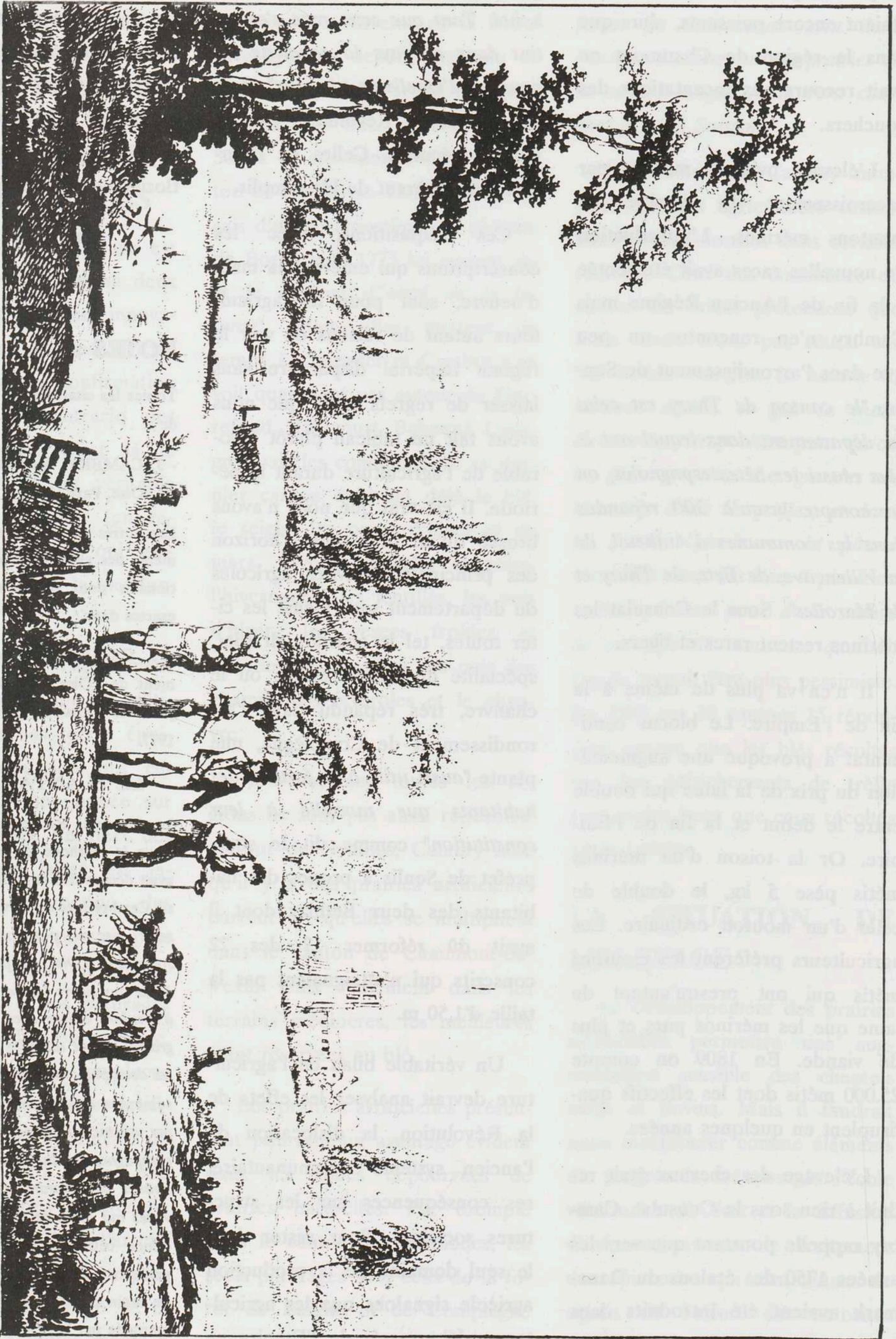
Les autres citations sont extraites de documents des archives départementales ou nationales dont on trouvera les références exactes dans :

- J. GODARD, l'agriculture du département de l'Oise sous le Consulat et l'Empire, les Dossiers de la S.H.G.B.E. n° 1, 1977.

LE PLANTAGE DU BLE

Le duc de la Rochefoucauld-Liancourt pratiqua la méthode de plantage du blé qu'il avait découverte en Angleterre et qui séduisit Cambry lors de sa visite : "le préfet a observé avec un plaisir indicible, rapporte le Journal de l'Oise, ces petits planteurs de huit à dix ans suivre les pas que leur père faisait à reculons et jeter avec attention deux à trois graines de blé dans les ouvertures faites avec les deux plantoirs". Malgré les économies de semences ainsi réalisées et l'intérêt d'"occuper utilement l'enfance si vagabonde dans les campagnes (en lui évitant) de prendre la dysenterie en dévorant les pommes véreuses et vertes qui tombent des arbres" le duc abandonna cette méthode qui fournissait une paille trop dure et surtout qui exigeait trop de main d'oeuvre à une époque justement marquée par la pénurie dans ce domaine.

(gravure page suivante)



Harvest.

Site De L'immortel ?

Plantage du blé